Les non-dits de l'anthropologie

Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse (« Les non-dits »), 2012, 188 p.,
bibl.

Hugo Bréant

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18051>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.18051

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Hugo Bréant, « Les non-dits de l'anthropologie », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 217 | 2015, mis en ligne le 31 mars 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18051> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18051>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Les non-dits de l'anthropologie

Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse (« Les non-dits »), 2012, 188 p.,
bibl.

Hugo Bréant

**CARATINI, Sophie. — *Les non-dits de l'anthropologie*, suivi
de *Dialogue avec Maurice Godelier*. Vincennes, Éditions
Thierry Marchaisse (« Les non-dits »), 2012, 188 p.,
bibl.**

- 1 Développer la réflexivité du chercheur sur ses propres pratiques, c'est en quelque sorte répondre à l'exigence scientifique qui invite à pouvoir partager les conditions de production du savoir et des connaissances. Cette démarche méthodologique qui vise à intégrer le chercheur dans son propre objet d'études et à élargir ses questionnements à son rôle dans l'enquête est courante en anthropologie et en sociologie⁴. Comme l'explique très bien l'anthropologue Jean-Pierre Olivier de Sardan, les sciences sociales qualitatives sont, plus que d'autres sciences, soumises aux interprétations et aux idéologies des chercheurs. Penser la place du chercheur dans sa recherche, c'est donc « conjuguer le pessimisme de l'approximation inéluctable et l'optimisme de la quête de rigueur »⁵.
- 2 Le livre de l'anthropologue africaniste Sophie Caratini, directrice de recherches au CNRS et membre de l'équipe Monde arabe et Méditerranée, propose une réflexion globale, et critique, sur l'implication du chercheur. L'auteure ne propose en rien un ensemble de recettes méthodologiques sur des aspects circonscrits de la phase de recherche, mais plaide plus largement pour une discussion transparente sur ce que la recherche doit à son chercheur.
- 3 Comme une provocation pour débiter ce livre, Sophie Caratini commence en préface par l'évocation d'une expérience douloureuse de terrain, celle d'un « accident psychique » qui l'a conduit à s'interroger de manière systématique sur la posture du chercheur. L'auteure qualifie elle-même son livre de « pamphlet paradoxal » qui

cherche à montrer comment la subjectivité du chercheur, pouvant apparaître comme une faiblesse de la discipline anthropologique et constitue bien souvent un complexe des sciences sociales, peut en réalité avoir une valeur heuristique qui en fait une spécificité scientifique disciplinaire.

- 4 Si, comme l'affirme Jean-Pierre Olivier de Sardan, « la subjectivité de l'auteur n'est plus honteuse, et qu'il apparaît désormais de bon goût d'en faire un discret — et parfois moins discret — étalage »⁶, il est toutefois rare que les chercheurs aillent aussi loin que Sophie Caratini dans l'explicitation de ce qui les meut dans leurs recherches. En effet, cette dernière explique comment l'anthropologue est doublement confronté à l'Autre : d'abord, l'Autre devenu « objet d'études », ceux qu'elle observe ; ensuite, l'Autre académique, ceux qui l'observent dans la communauté des chercheurs. Au-delà des frontières disciplinaires, la lecture de ce livre, et la découverte d'éléments que l'on échange d'habitude en marge des colloques, à demi-mots dans les couloirs de l'université ou que l'on confie, sous le manteau, s'avère donc assez jubilatoire. Car c'est bien cela que Sophie Caratini essaie de montrer, comment derrière les mythologies et les discours liés à l'objectivité et à la neutralité scientifiques, se cachent en réalité des pratiques bricolées et improvisées qui n'éloignent en rien d'une potentielle rigueur scientifique mais en constituent plutôt le fondement quotidien. Le livre montre comment les non-dits de l'anthropologue et du terrain sont la base de l'anthropologie.
- 5 Pour remonter le fil du travail anthropologique, l'auteure revient sur sa propre formation universitaire, c'est-à-dire sur ce moment particulier où l'étudiant apprend à devenir chercheur. D'après elle, c'est ici que commencent les non-dits, dans cette phase durant laquelle l'apprenti chercheur se retrouve pris à son insu, et sans nécessairement comprendre et maîtriser les règles, dans le jeu des querelles de chapelles intellectuelles. Cette phase durant laquelle surtout, le silence se fait très vite sur les manières de mener ses futures recherches sur le terrain. Avant de partir, rien n'est dit de ce qui attend le jeune chercheur. Pas un professeur ne prévient le futur anthropologue que le terrain affectera tout autant son corps et son esprit. Cette expérience du terrain commune à tous les anthropologues mais entourée du plus grand secret est au centre du livre.
- 6 Vient alors le moment de la rencontre avec le terrain. Plus que jamais entouré, le chercheur peut s'y sentir seul. Dans les interactions avec ceux qu'il vient étudier, il découvre le jeu ambigu des assignations réciproques et des échanges inégaux. Il comprend qu'il est autant observé qu'observateur et cherche à prendre, en essayant de comprendre comment il peut donner en retour. Mais plus encore que la négociation de sa place et de son entrée sur le terrain, ce qui est en train de se jouer réside bien plus dans son acceptation au retour dans la communauté scientifique. Le terrain est tout autant un instrument de production de données qu'un rite initiatique pour se faire reconnaître comme chercheur légitime.
- 7 Sophie Caratini revient ensuite sur les non-dits du chercheur à soi-même. Ces non-dits sont d'abord présents dans les raisons qui l'ont poussé à choisir telle ou telle discipline, tel objet d'études plutôt que tel autre. Mais d'après elle, il est d'autant plus fort au moment de définir sa problématique. Comment pourrait-on, avant même d'avoir été sur le terrain, connaître ce qui fait « problème » dans une société dont on ne connaît rien ? C'est donc l'expérience de l'objet qui va, plus ou moins inconsciemment, guider le chercheur et faire surgir ses propres questions. Finalement, « la connaissance s'élabore selon une déambulation paradoxale dont l'ignorance est une des conditions » (p. 137).

- 8 Enfin, Sophie Caratini insiste sur les non-dits autour de la mise à distance du terrain à la fois dans la méthode et dans le discours tenu sur son objet. Comment, dans l'interaction que constitue le terrain, prétendre être à la fois participant transformé par son terrain et observateur distancié ? La « participation observante » semble donc être le propre de toute entreprise scientifique qui implique, nécessairement, des prises de position. Là encore, c'est le terrain qui peut faire la méthode, et non l'inverse. Dans la dernière phase, celle de l'écriture ou du discours oral sur son objet, le chercheur tente de produire et de construire une représentation scientifique de l'Autre. Pourtant, il s'agit bien d'une reconstruction subjective. Le chercheur est le seul à connaître son objet, à avoir interagi avec lui, à savoir comment il s'est impliqué sur le terrain, à connaître les raisons qui le font hiérarchiser ses informations de telle manière et passer sous silence tels autres éléments. Le chercheur doit donc prendre la mesure des conséquences de cet indicible sur les conditions de production d'une connaissance.
- 9 C'est ainsi que l'auteure termine sur cet appel : « N'est-il pas grand temps de réfléchir sur les non-dits de l'anthropologie ? De chercher à retrouver et à publier les journaux de terrains inédits de ceux qui ont disparu, et d'encourager ceux qui n'ont encore rien dit, à dire ? D'oser affirmer, enfin, que notre méthode repose sur une appréhension-compréhension toujours singulière des faits qui n'invalide en rien — bien au contraire — nos résultats » (p. 139).
- 10 Si le livre a parfois tendance à s'éloigner de son noeud central, celui de mettre en avant la spécificité d'une science sociale empirique et qualitative qui doit faire science sans les appareils de la scientificité, et insiste parfois sur des choses qui paraissent aujourd'hui plus admises, ou en tous les cas moins censurées qu'auparavant, il a le mérite de mettre l'accent sur de véritables silences, conscients ou inconscients, de la recherche. En partant de son propre parcours, l'auteure tente de faire émerger des constantes. Toutefois, comme le rappelle Maurice Godelier dans le dialogue très riche avec l'auteure qui suit le texte, il reste parfois difficile de généraliser à tous les anthropologues les expériences singulières vécues par Sophie Caratini. Pour autant, elle propose ici une véritable expérience qui consiste à repousser encore un peu plus loin les frontières de la réflexivité et constitue un beau témoignage d'anthropologie des anthropologues, qui pourra être lu bien au-delà de la discipline, par tous ceux qui pratiquent le terrain ou qui vont être amenés à le pratiquer.

NOTES

4. « La sociologie de la sociologie n'est pas une branche parmi d'autres de la sociologie : l'objectivation du rapport subjectif à l'objet fait partie des conditions de l'objectivité ; la première des conditions de la scientificité de toute science sociale est qu'elle s'arme de la science de ses propres conditions sociales de possibilité », P. BOURDIEU, « De l'objectivation participante. Réponses à quelques objections », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 23, 1978, pp. 67-69.

5. J.-P. OLIVIER DE SARDAN, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant (« Anthropologie prospective »), 2008.
6. J.-P. OLIVIER DE SARDAN, « Le “je” méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue Française de Sociologie*, 41 (3), 2000, pp. 417-445.